Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 14 (1939-1940)

Heft: 2

Artikel: Racine et la passion

Autor: Kohler, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870041

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RACINE ET LA PASSION

Racine était-il passionné ? — Les amis du poète, aussi bien que Mme de Sévigné qui ne l'aimait guère, ont laissé entendre que son cœur était toujours troublé. Valincourt, qui l'avait connu de très près, a écrit : « On a reproché à Racine qu'il avait trop mis d'amour dans ses pièces, et qu'il en avait trop donné à ses héroïnes. Deux causes de cet excès : le caractère même de l'auteur, qui était né plein de passion ; et le goût du temps où il écrivait... »

Conclure de ces témoignages que Racine a porté sur la scène l'image de ses aventures personnelles serait cependant une erreur assez naïve. Sa vie amoureuse est moins bien connue qu'on ne croit. N'aurait-il pas sacrifié au plaisir plus qu'à la passion ? — La mort de la du Parc, cette belle comédienne qu'il avait enlevée à la troupe de Molière et à la tendresse insistante du bonhomme Corneille, a mis au milieu de la carrière mondaine de Racine un tragique accident. Que le jeune poète, « à cause de son extrême jalousie », ait empoisonné celle qui venait de créer son Andromaque, personne ne peut le croire. Il en fut cependant accusé plus tard par la Voisin. Retiré du théâtre, attaché au roi par une charge et par une affection dévote, Racine éprouva sans doute le frisson de la petite mort devant les magistrats qui instruisaient l'affreuse affaire des poisons. Mais il est superflu de supposer qu'il ait fait l'épreuve personnelle de la passion meurtrière qui arme le bras d'Hermione, de Roxane et de Phèdre. « Il suffit que le poète en ait pu étudier en lui-même les commencements et chez d'autres les extrémités. » A cette sage remarque de Jules Lemaître ajoutons que, si les personnages de Racine ont des modèles dans l'humanité, il n'est pas besoin qu'il les ait peints d'après nature. Son imagination les a pu créer en explorant les chemins du possible.

Le public français, qui n'a jamais confondu le rêve et la réalité, exige des auteurs qu'ils connaissent par expérience les milieux dans lesquels ils placent leurs fictions. Mais Corneille et Racine

ne sont pas soumis aux mêmes exigences que les romanciers. Leurs contemporains, quand ils leur infligeaient les gênes de la critique de vraisemblance, ne comprenaient pas que la tragédie est un genre poétique ; ils ne voyaient pas que ce grand jeu de la destinée divine, de la passion humaine, et du langage embelli par le rythme et les images, tient à la réalité quotidienne par des liens relâchés et ténus, que le simple bon sens est incapable de saisir. Les passions des princes de tragédie sont les passions des hommes, mais purifiées de leur fange, ou chargées au contraire d'une noirceur surnaturelle, toujours simplifiées et sublimées. Le poète tragique ne doit pas s'occuper de faire vrai, mais de faire beau et de faire grand, ce qui lui permet de retrouver une autre vérité sur le plan supérieur où il nous élève avec lui.

Cette observation cependant convient mieux à Corneille qu'à Racine. Ne peut-on dire, en resserrant dans une étroite formule des faits infiniment subtils, que Racine, comme son prédécesseur, représente les conflits des familles et des Etats dans une lumière de miracle, mais qu'il les peint avec moins de grandeur et plus de vérité humaine ? Quoi qu'en pensent des critiques à la mode aujourd'hui, La Bruyère a touché juste dans sa fameuse comparaison de Corneille et de Racine : « Celui-là peint les hommes tels qu'ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire ; ... il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même... Corneille est plus moral, Racine plus naturel. » Racine, ajouterons-nous, n'est pas moins poète : il l'est autrement. Appartenant à une génération qui réagit contre l'héroïsme et la préciosité des sujets de Louis XIII, s'il transfigure la réalité moyenne, il prend sur elle son appui.

A la place de l'héroïsme, Racine a mis les passions du cœur. *Andromaque* inaugure un théâtre d'amour. Un amateur ayant loué Corneille aux dépens d'une des premières pièces de Racine, le vieux poète le remercia en ces termes : « J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être

la dominante dans une pièce héroïque ; j'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis. » Cette flèche du Parthe manquait son but. L'amour que Racine établissait sur la scène n'était pas la tendresse galante qui faisait le succès de Quinault et allait assurer la fortune des opéras. « Pyrrhus », remarquait l'auteur d'*Andromaque*, « n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons. »

Ayant peu à peu conquis la première place dans l'esprit moderne, si différent à cet égard de l'idéal des Anciens, il était naturel que le sentiment amoureux revendiquât le premier rôle dans les ouvrages dramatiques. Mais si, depuis longtemps déjà, il servait de sujet à des intrigues pathétiques ou tendres, l'amour n'avait pas encore déployé sur le théâtre les derniers effets de son pouvoir.

Racine ne compose plus de pièces héroïques, au sens où Corneille l'entendait. Il ne sait plus concevoir de ces rois pleins de vertu dont l'ambitieuse énergie « n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur ». Par disposition intime, mais qu'il érige en système, Racine fait de l'amour le grand ressort de la tragédie. Il met en œuvre toute la puissance tragique dont est capable la passion. La plupart de ses pièces se dénouent par un ou plusieurs crimes d'amour. Les intrigues passionnelles dont il est presque l'inventeur produisent les mêmes effets que les sujets de ses maîtres grecs et nous déchirent, ou nous purifient, par la terreur et la pitié.

Il n'est pas besoin, disions-nous, d'avoir personnellement éprouvé la brûlure pour évoquer l'ardeur de la flamme. Mais, pour imaginer les chemins de la passion, il est assez utile d'avoir de la sensibilité non seulement dans l'esprit mais dans les nerfs et dans le cœur. Si le caractère mobile de notre poète n'est pas facile à saisir au milieu de ses variations, un de ses traits demeure incontestable. Cet homme était délicat, susceptible, prompt à s'irriter comme à s'attendrir. La cruauté de Racine,

dont la critique moderne parle avec une réprobation tempérée de joie, est-ce autre chose que les réactions brusques d'un épiderme à vif, d'un cœur écorché par les réprimandes des maîtres et les traits mordants des envieux ? Racine était de ces êtres sensibles qui n'aiment pas qu'on les admire, mais qui supportent moins encore qu'on les blâme. Il était de ces hommes qui ont des nerfs de femme, condition favorable pour bien connaître les femmes, sinon pour s'accorder avec elles, ce qui est une autre affaire... Mais des fibres impressionnables possèdent parfois la force de l'acier trempé.

La Providence, qui réussit de temps en temps l'union difficile de l'esprit français et de la poésie, n'eut jamais la main plus heureuse qu'en façonnant le cœur et le génie de Jean Racine. Nous lui devons la galerie de héros tragiques la plus vivante et la mieux nuancée. Comme il est naturel venant d'un auteur doué d'une puissance si délicate, dans cette compagnie où tous expriment en beauté leurs désirs et leur souffrance, ce sont les femmes qui nous donnent le mieux l'illusion du vrai et le frisson du beau.

Racine excelle à montrer la force dans la faiblesse, c'est-à-dire la violence. Chez les héros cornéliens, les sentiments ont de la puissance dans la mesure où l'âme est douée d'énergie. La passion des personnages raciniens est forte parce que leur âme est faible. Elle s'épanouit comme une fleur qui ne puiserait dans une terre maudite que des éléments vénéneux.

L'école nous a nécessairement donné sur nos classiques des enseignements trop simples, d'une justesse parfois discutable. Mais, en ce temps où toutes les valeurs sont remises à l'épreuve, il est rassurant pour l'esprit de constater qu'on ne nous avait pas trompés en nous apprenant que Racine doit probablement à ses maîtres de Port-Royal sa conception pessimiste de la faiblesse humaine et du pouvoir funeste des passions. Récemment, une dissertation copieuse démontrait avec précision que la morale énergique de Corneille, sa confiance dans la volonté et dans la raison de l'homme lui ont été inculquées par ses maîtres jésuites du collège de Rouen. En même temps, une étude délicate et sûre est venue confirmer l'accord très intime des carac-

tères de Racine avec la psychologie de Nicole, le moraliste autorisé de la « secte » janséniste.

Sans doute les héros de notre tragique ne sont pas tous des clients de la cour d'assise ni des pécheurs auxquels la grâce a manqué. Racine avait trop le sens de la vie multiple pour donner dans le système niveleur d'un moraliste de cabinet. Il était un artiste trop adroit pour négliger l'effet dramatique des caractères opposés.

La vertu un peu concertée d'Andromaque met en valeur l'emportement d'Hermione. Roxane la forcenée paraîtrait moins brutale si elle ne broyait le bonheur d'une rivale aussi fière dans sa finesse que la princesse Atalide. La Monime de *Mithridate* sait garder l'honneur et la décence dans les intrigues d'une cour à demi-barbare, comme Atalide au milieu des perfidies compliquées du sérail. Monime peut prendre place tout à côté d'Iphigénie dans le petit groupe des pudiques. La noirceur d'Eriphile faisant ressortir l'éclat de sa candeur, Iphigénie porte avec la modestie d'une vierge la grandeur du sacrifice qu'elle accepte avec sérénité. Elle seule, peut-être, pourrait redire en toute vérité le vers célèbre d'un autre personnage racinien :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Ce cri du beau-fils de Phèdre donne, par antiphrase, la dominante de la pièce où il est prononcé : c'est la tragédie du mensonge, de l'impureté, de la jalousie, de la trahison, de la catastrophe. Mais si l'objet de l'amour incestueux de Phèdre et de son infâme accusation périt victime des fautes qu'il n'a pas commises, Phèdre à son tour meurt volontairement pour expier son propre crime, pour laver la honte dont elle ne cesse de s'accuser.

Quelques-uns des protagonistes du drame racinien — on a nommé Hermione, Mithridate, Roxane, — conservent dans la passion la connaissance claire des actes périlleux à quoi les porte leur désir. D'autres agissent comme des somnambules qui ne se réveillent qu'au moment de la chute. Leur conscience, quand ils en ont une, est faculté de se connaître, non pas de se conduire

et de se condamner. Ils n'ont guère de sens moral. Le cas de Phèdre est presque unique. Consciente dans les deux sens du terme, elle se connaît avec clairvoyance et se juge en toute rigueur.

Phèdre est tout autre chose qu'une tragédie passionnée dont l'échec momentané, sous les coups de la cabale, a détourné du théâtre et des plaisirs pervers un poète désenchanté. C'est vraiment le drame qui annonce la conversion de Racine en attestant que le sens de la responsabilité morale s'était réveillé en lui.

On a tenté de retrouver dans les pièces antérieures les premiers pas de l'auteur sur ce chemin du retour à la religion. On a remarqué que *Bérénice* déjà se termine par une séparation qui est à l'éloge du renoncement; que la préoccupation de la beauté morale, absente des premiers chefs-d'œuvre de Racine, s'affirme avec *Iphigénie* avant de s'imposer dans *Phèdre*. Cette évolution morale de la tragédie racinienne ne peut être niée; mais il n'est pas permis d'en faire une ascension régulière et continue.

Racine était un poète qui prenait le cœur humain pour objet de son art. Il n'a jamais été un moraliste qui faisait des vers pour illustrer les périls de la passion. Pour obtenir les effets les plus puissants et les plus justes, il se laissait apparemment guider par le sujet qu'il avait choisi. Mais un poète, quand il choisit, obéit sans doute à des voix secrètes. Si Racine, à la veille de sa conversion, a repris l'histoire de *Phèdre*, n'est-ce pas qu'il avait senti l'accord de cette funeste aventure avec l'état présent de sa propre conscience ? « Je sais », écrit Voltaire, « qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment ! disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques ?

> *Vous aimez ; on ne peut vaincre sa destinée ;*
> *Par un charme fatal vous fûtes entraînée.*

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grâce a manqué ? »

Réfugié au hâvre de grâce, on pourrait croire que Racine converti, s'il devait revenir une fois au théâtre, ne manquerait pas de célébrer la foi et de déclarer en même temps le prix d'une morale épurée. Il faut cependant convenir que la touchante *Esther* répond mieux à cette attente que la redoutable *Athalie*. Comparée à cette fresque somptueuse, *Esther* n'a pas plus d'importance qu'une esquisse à côté d'une toile achevée. Or le caractère de la reine Athalie a pour fond l'atrocité. Il semble que l'horreur de ses crimes se répande sur toute la pièce et lui donne la couleur du sang :

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité...

La délicatesse morale qui double la beauté de *Phèdre* d'un charme pénétrant ne se retrouve pas dans cette action terrible. Fidèle à la lettre et à l'esprit de l'Ancien Testament, Racine y a pris l'ardeur fanatique d'un drame religieux qui n'annonce en rien les conceptions morales de l'Evangile. Certes, on n'a pas le droit de le lui reprocher. La pièce se termine par la punition du crime, par la victoire des serviteurs du vrai Dieu. Le christianisme est même prophétisé comme le terme espéré de ces sombres forfaits. En composant la tragédie de la foi religieuse et non le drame de la conscience morale, Racine avait pour lui la tradition de son Eglise et l'autorité des Livres saints qu'il interprétait avec sagacité.

Le personnage qui conduit l'action d'*Athalie* est le Grand Prêtre, mais il n'est qu'un instrument dans la main de son Dieu.

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée
La voix du Tout Puissant a chassé cette armée...

La volonté prévoyante du Seigneur, Dieu des Juifs, pour une fois remplace l'antique Fatalité. On le voit ici mieux que jamais : la conception janséniste de l'âme que la chute a jetée dans le désordre des passions et que la grâce seule peut relever, est comme une forme chrétienne de la Fatalité des vieux tragiques.

Racine, en concevant son dernier chef-d'œuvre, conciliait ainsi la doctrine de ses maîtres de Port-Royal, la leçon des tragiques grecs, ses autres maîtres, et le devoir religieux qu'il avait assumé quand il était rentré dans le sein de l'Eglise.

PIERRE KOHLER.

N. B. Le lecteur de ce petit discours remarquera que l'auteur, se soumettant à une concision extrême et peut-être excessive, a supposé connues les données du sujet, par exemple les définitions du tragique. Il doit plus d'une idée précise à G. Lanson, *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, 1920. Voici, en suivant l'ordre de l'exposé, quelques textes auxquels on a emprunté une phrase ou fait une allusion particulière :

Lettre de Valincourt sur Jean Racine, dans l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson et d'Olivet, t. II. — Jules Lemaître, *Jean Racine*, 1908. — La Bruyère, *Les caractères*, au chapitre des « Ouvrages de l'esprit ». — Saint-Evremond, *Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée « Alexandre le Grand »*. — Lettre de Corneille à Saint-Evremond, de 1666. — Racine, « Première Préface » d'*Andromaque*. — Corneille, avertissement « Au lecteur » et « Examen » de *Nicomède* (Sur ce pathétique de « l'admiration », cf. la lettre de Boileau à Ch. Perrault, de 1700). — Louis Rivaille, *Les débuts de P. Corneille*, 1936. — F.-J. Tanquerey, *Le jansénisme et les tragédies de Racine*, *Revue des Cours et Conférences* du 15 décembre 1936 au 15 février 1937. — Albert Rheinwald, *L'évolution morale de Jean Racine*, recueilli dans *Equilibres*, 1922. — Lettre de Voltaire au marquis Albergati Capacelli, citée par P. Mesnard dans la Notice de *Phèdre*, t. III des *Oeuvres de Racine*.